

Les chasseurs dans la neige



Les chasseurs dans la neige – premier chant -

Cette peinture, de la série des mois de Bruegel, est une merveille à voir et à revoir. A contempler surtout. Plus qu'analyser. Elle est une fenêtre ouverte sur un monde hivernal d'une beauté sublime. Cette œuvre a fixé le temps comme nulle autre peut-être. Elle a immortalisé un coin de paysage, celui-ci pourtant plus sorti de l'imagination d'un homme que conforme à la réalité.

Il est étonnant de savoir que ce fut le même artiste qui peignit ce panneau alors qu'il fut précédemment l'auteur d'œuvres « à la manière de Bosch », où le baroque, le grotesque, le ridicule, avec l'angoisse maximale et même la mort qui chapeaute le tout, sourdent de chaque cm² de chacune des productions de ce genre.

Il est plus étonnant encore de découvrir, à la lecture de la fortune critique de l'artiste, que celui-ci, après avoir connu le succès, fut presque complètement oublié, et cela au profit de peintres dont les œuvres n'avaient pas le dixième de la puissance des siennes et même restaient très au-dessous sur le plan technique et esthétique. Bruegel le drôle, comme on l'avait surnommé, ou encore Bruegel

le paysan. C'était la meilleure des manières pour mettre ces peintures de côté afin de s'attarder sur d'autres productions dont les faiblesses pourtant paraissent aujourd'hui évidentes. Il s'agit de modes, et qu'aller faire contre celles-ci ?

Bruegel, avec sa série des mois, épure son œuvre, la porte à des sommets que peut-être elle n'avait jamais atteint. Le paysage y prend une importance capitale, reléguant l'homme dans des activités de tous les jours. Il n'est plus le centre unique de la création, avec ses aspirations religieuses la plupart du temps morbides. Il devient, non pas secondaire, mais dépendant de cette nature en laquelle il vit et laquelle pourvoit à sa subsistance par le travail acharné.

Incompréhensible vraiment que l'œuvre « Les chasseurs dans la neige » ait pu être incomprise, non pas des années ou des siècles, mais ne serait-ce qu'un seul jour, ne serait-ce qu'une seule fois alors qu'un homme la contemple. Bruegel y démontre son extraordinaire génie. La composition, sur laquelle nous ne reviendrons pas, à d'autres d'en discourir, est parfaite, la technique est proprement stupéfiante, les couleurs froides sont posées avec une maîtrise invraisemblable. On reste stupéfait, non seulement devant les qualités du maître, mais aussi devant le résultat.

Cette œuvre, une fois de plus, nous enchante et nous transporte. O, pas loin. Puisque nous habitons une maison qui n'apparaît pas ici, et qu'appuyé au cadre de la fenêtre, ce que nous pouvons voir, tous les jours, heure après heure, c'est ce spectacle simple en même temps qu'inouï qui n'appartient même plus à l'artiste, mais est devenu notre propriété exclusive. Nous serions même jaloux qu'on nous le prenne. Que d'autres à leur tour y trouvent, par une longue contemplation, une jouissance que l'on ne dira même pas de peur qu'on nous la vole !

On est donc là, les deux coudes sur la bordure de la fenêtre que l'on a ouverte, car les carreaux un peu sales, les supports d'un bois un rien vermoulu, ne permettent pas cette vision parfaite que l'on a quand les deux battants sont rabattus contre les parois de l'encadrement. Il fait froid certes, mais avec une bonne veste et un bonnet du genre de ceux que tout personnage masculin porte, cette température inférieure à zéro est supportable. Et puis aujourd'hui encore on ne restera pas des heures à cette contemplation, quelques instants seulement et nous refermerons, car alors il sera l'heure d'aller traire !

Notre regard s'est perdu mille fois dans la plaine plus qu'il ne s'est attardé sur ces lourdaud de chasseurs que nous n'apprécions qu'à moitié. Et que le gibier de ceux-ci fut pauvre est le dernier de nos soucis. La partie n'était pas égale, voyez le nombre de chiens. Ce n'est plus une chasse, c'est la curée, la traque, le désespoir de toutes ces bêtes sauvages devant déjà lutter d'ordinaire pour trouver une maigre pitance dans un hiver rigoureux.

Nous ne nous sommes pas non plus attardé sur les habitants de l'auberge dont le feu, à notre avis, a été fait bien trop près de la maison. Voyez d'ailleurs, le courant rabat encore les flammes contre la paroi de celle-ci. Heureux encore

que les murs soient de briques jusqu'au faite du toit et que celles-ci puissent en l'occurrence protéger l'intérieur de la maison de la chaleur et des flammes.

Notre regard a porté plutôt sur les étangs pour retrouver, et avec quel plaisir, le peuple mêlé des enfants et des adultes dans leurs activités sportives et de détente. Ils sont pareils à ce que nous fûmes, nous autres de la montagne, avec à disposition la même neige, et la même glace gris-vert sur un étang dont les caractéristiques sont proches. Pour cela peut-être que leur présence et leurs jeux nous émeuvent autant. Ils prennent leur plaisir. Ils ont des toupies, des sortes de cruches, curling avant l'heure. Beaucoup très certainement ont mis leurs patins. Car c'est un fait, les peuples du nord connurent cette pratique bien avant nous, et s'y adonnait alors que nous autres ne savions même pas que la glace peut-être appréhendée autrement que par une marche lourde quand elle est suffisamment solide pour porter un homme, et qu'au final elle sait être un plaisir plus qu'un empêchement.

Ils se poursuivent, ils crient. Un garçon ou un jeune homme tire une fille. Celle-ci a mis l'une de ces grosses robes de laine rouge. Et toujours les filles ou les femmes mettent des foulards noués sur la tête et ne portent jamais de bonnets. La séparation des sexes est évidente. Les dames, jeunes ou vieilles, en jupes, les hommes dans ces justaucorps ou pourpoint, à distance les détails de leur habillement n'étant guère décelable et c'est vraiment sans importance. Seul compte ici le plaisir qu'ils ont à être ensemble et dans le fond quelque soit leur âge, enfants ou adultes. D'aucuns jouent au hockey. On se tire placés sur d'étranges luges faites de courts rondins de bois entremêlés. L'on se couche et l'on fait le mort. L'on prend des attitudes, l'on fait des figures. On se met les mains dans les poches. On s'assied sur le bord de l'étang pour enfiler ses patins. Un chien est de la partie. Il n'apparaît pas très à l'aise sur cette matière froide et glissante qu'est la glace, tandis que pour chacun des petits bonhommes, nos frères, elle est le comble du bonheur et que ces journées de froid, où l'on devrait se terrer au fond des maisons pour garder le chaud, au contraire vous font que c'est la fête. Et l'on ne rentrera qu'au soir et qu'alors frigorifié, l'on aura plus de plaisir encore à pénétrer dans la grande cuisine où un bon feu pétille dans la cheminée alimentée quand il le faut par une mère attentive au bien de chacun.

Ce bois, voyez, l'on est allé le chercher dans les collines où les arbres sont nombreux. Puis on l'a entassé dans la vieille remise et c'est là qu'on ira le chercher tantôt pour renouveler la provision. Le meilleur est celui qui a séché deux ans.

Le regard, aussi, s'est porté au-delà des étangs. Il a rejoint les canaux ou les rivières. Il s'est égaré à proximité des fermes dont l'une est en proie à un feu de cheminée. Il a passé sous les ponts, il s'est attardé sur l'un des méandres de la rivière. Il s'est perdu sur les champs où il a retrouvé de grandes flaques d'eau gelées. De telle manière que s'il n'y avait pas les étangs, l'on n'aurait que l'embarras du choix pour aller patiner. Mais l'on préfère tout de même les étangs qui sont ces surfaces importantes et parfaites situées à proximité même

des maisons. On suppose qu'ils sont artificiels et que l'été les hommes y pêchent des poissons d'élevage. L'on a la certitude aussi qu'ils sont alimenté par la rivière principale dont l'eau est amenée par des canaux modestes dont deux au moins s'aperçoivent à droite du panneau, plantés sur leurs bords d'arbres dont la tonte est nécessaire une fois au moins par année. De ces branches on fait des fagots qui serviront à allumer le feu ou même à l'entretenir.

Un oiseau, une pie, a quitté son arbre pour fendre l'air glacé et s'en aller contempler de haut cette société aujourd'hui bruyante et dont les voix ne se tairont qu'en fin de journée, alors que l'obscurité sera descendue sur les maisons.

Le regard est allé jusqu'à la ville du bord de mer, là-bas, très loin déjà semble-il. Et savez-vous que l'on pourrait s'y rendre rien que par les canaux ? Et en patin cela irait si vite, je vous le dis, qu'en moins d'une demi-heure l'on y serait, et sans peine encore, suffit juste de pousser un peu et de se laisser glisser, tant la glace est lisse et dure. Mais on préfère rester au village, car là-bas il y a des gens que l'on ne connaît pas et ces autres enfants avec lesquels l'on ne s'accorde pas. C'est qu'ils ont une autre mentalité, et que surtout ils nous prennent de haut parce qu'ils sont de la ville, et que nous, nous habitons un simple village où nous ne connaissons de la vie que des joies aussi simples que celle de patiner.

Le regard s'est perdu entre tous les arbres, sur tous les canaux, si loin soient-ils. Il a retrouvé un château fort au pied des montagnes où apparaissent des roches qui ne pourraient être en réalité que de provenance alpine. L'artiste a très certainement un jour passé là-bas et si hautes et si dures, elles l'ont impressionné. Mais entre les roches, on ne saurait créer un paysage uniquement avec des montagnes nues, il y a du terrain, des haies et des arbres. Ce sont, on le suppose, des pâturages où l'on enverra son bétail en saison, tandis que le foin se récolte en plaine, sur tous ces champs que l'on aperçoit entre les canaux et les rivières.

L'hiver enserre le village et ses environs les plus proches, et ses lointains, et ses lointains les plus lointains. Et le peintre, lui, il fixe sur son panneau de bois ce qu'il voit ou ce dont il s'est souvenu.

La position des personnages apparaît de prime-abord lourde et grotesque dans cette longue contemplation. En réalité elle est si bien effectuée et malgré que ce soient que de simples taches noires, que pour un peu ces bonhommes plus vrais que nature, petits ou grands, se mettraient à bouger. Et qu'en plus, ils sont si authentiques, qu'en s'approchant de plus près, l'on pourrait lire et comprendre leur pensée.

Ils jouent, indifférents à ces autres habitants dont les activités s'accomplissent à proximité. Et si ceux-ci n'apparaissent guère nombreux, c'est qu'ils s'activent plutôt à l'intérieur des maisons dont les grands toits protègent des locaux plus nombreux qu'on ne saurait le croire ou l'imaginer. Ils ont d'autres métiers que la campagne pour la longue saison d'hiver.

Chose étonnante, le froid n'est pas si vif qu'on l'aurait cru en un premier coup d'œil, puisque n'est visible ici que la fumée et les flammes de la maison du centre où seul le propriétaire s'active pour maîtriser le sinistre, le reste de la population indifférent à ce qui pourrait être un drame. L'inclinaison de la fumée prouve qu'aujourd'hui les courants portent de la montagne à la mer. Il n'y aura donc aucune chute de neige ces prochains jours et ainsi les étangs resteront patinables encore longtemps. Formidable.

Cette vieille femme que l'on aperçoit près du vieux moulin, un fagot sur le dos, montre néanmoins que malgré la volupté des uns, la vie sait être rude pour les autres, notamment pour certaines qui l'ont si dure que la mort ne leur apparaîtrait non comme un effroi, mais bien plutôt comme une délivrance qui leur épargnerait cette suite de longues souffrances que leur offrira un corps fatigué et meurtri. On s'effrite par tous les bouts pour enfin être rappelé du Seigneur pour une existence supposée être d'un tout autre niveau. L'on a assez vécu, l'on est rassasié de jours. L'on a en plus le dégoût du monde et de ses iniquités, la part peut-être la plus douloureuse de notre patrimoine ici bas.

Et tu ne seras plus là non plus, toi l'oiseau, et quelque soit la qualité de ton vol et ta jouissance à fendre les airs et à voir le village de haut. A ton tour tu auras disparu pour faire la place à d'autres.

Faudra vraiment reprendre cette enseigne. Ce laisser-aller, une fois de plus, ne fait pas honneur au village. On boit ici, dans cette auberge en particulier, une bière brune corsée. Et on la déguste dans de gros verres, parfois dans des bols, où elle est si épaisse que l'on pourrait y faire tenir une cuillère debout. Elle vous fauche les jambes quand il s'agit de repartir pour les collines à la chasse d'un maudit renard qui vous avait échappé hier au soir, mais qu'importe, elle est si bonne. Pas d'heure au clocher de l'église. Pas un bruit non plus sur le village, que celui des patineurs dont l'excitation pourtant faiblit. Certains enlèvent leurs patins sur la rive pour s'en aller chez eux. Qu'y feront-ils ? Mais ouvrez moi donc ces portes, et montrez-moi la manière dont vivent tous ces braves gens. Et comment ils aiment. Et ce qu'ils mangent. Et ce dont ils s'occupent. Y a-t-il des peintures aux murs de leurs intérieurs ?

Tout cela est étrange. Plein d'interrogations. Mais le plus étonnant encore, c'est que ce temps qu'ils ont connu, tous ceux-là et quels qu'ils aient été, maintenant, il reste. Il est là. Serré, enserré, comprimé, agrandi, élargit, magnifié. Tout cela en cette œuvre parfaite que personne au monde n'aurait su mieux faire. Il n'y manque rien, ni un arbre, ni un canal, ni une maison. Il n'y manque surtout aucun de ces amateurs de glace qui sont pas loin d'être quarante, tous des familles du village. Il n'y manque pas une brique à la façade d'une maison, pas une cheminée sur chacune de celle-ci, pas un carreau à une seule de ces fenêtres. Il n'y manque pas non plus une seule plume à l'un ou l'autre de ces oiseaux, ni même ne serait-ce qu'un glaçon à la roue figée du moulin dont pas une des marches de l'escalier d'accès ne fait défaut.

C'est une œuvre d'une perfection absolue dont le destin serait de subsister jusqu'à la fin des temps, et même d'être propulsée au-delà de tous les temps, symbole même de notre existence humaine, dans ce qu'elle a de lourd et de pathétique, mais en même temps d'aérien, quand l'on s'échappe de l'ordinaire par quelque artifice que l'homme a su mettre à son actif quand il pense enfin à être heureux.

Textes et réflexions

Il est nécessaire d'admettre que pour qu'une œuvre perdure, il faut que celle-ci soit accessible au public. Il n'est pas étonnant ainsi que pour Bruegel comme pour de multiples autres artistes, de par la dispersion des œuvres, celles-ci furent peu à peu condamnées à l'oubli. Car même l'amateur de peinture le plus convaincu, ne saurait connaître que les peintures exposées dans les musées. Pour les autres, dont l'inventaire à l'époque n'était très certainement même pas fait, comment les retrouver alors qu'elles restent inaccessibles chez de multiples propriétaires ?

Ainsi seules les personnes capables et désireuses de parfaire leurs connaissances artistiques et qui fréquentaient les musées, pouvaient se faire une première idée sur tel ou tel artiste. Et seuls ces gens-là, que l'on appellerait spécialistes ou exégètes, décidaient de la valeur d'une production donnée. Si ces messieurs de l'art avaient décrété que tel ou tel artiste était mineur, ce dernier le resterait aussi longtemps que le même jugement perdurerait. Et cela pouvait durer des siècles.

Le processus fut le même pour tous les artistes. Seuls les « maîtres » décidaient de la valeur d'une production qui échappait de plus en plus à la contemplation et au jugement populaires.

L'oubli de Bruegel n'est donc ni étonnant ni même triste. Il découlait d'une mode qui ne lui était pas favorable.

Seul problème, le danger que de telles situations faisait courir à des œuvres pour lesquelles on n'aurait pas eu assez d'attention.

Pour la série des mois, pour les chasseurs dans la neige en particulier, il n'est pas certain toutefois que ces œuvres magnifiques aient vraiment connu le purgatoire. Il ne fait aucun doute qu'elles durent garder des admirateurs parmi tous ceux ou toutes celles qui avaient la chance inouïe de pouvoir les contempler.

Les chasseurs dans la neige

D'APRÈS BRUEGEL

Christian Viguié

Au milieu du quotidien la tristesse s'enneige.

Votre retour, la couronne de l'haleine

des chiens.

Vous vous approchez vers un gris de tuiles et de ciel

qu'aucun oracle ne délite.

Vous attendent une ronce heureuse, un feu violent.

La pureté de l'imaginaire n'est qu'une brindille

dans la glace, le cri noir d'une corneille.

Des traces sont emprisonnées dans votre cœur, ont

arraché la douceur à la neige mortelle

et amoureuse.

D'où venez-vous, d'un long matin qui plonge

dans l'âge et s'évanouit dans les mains.

Christian Viguié

Yahoo ! Encyclopédie – les chasseurs dans la neige –

Peinture de Bruegel l'Ancien (1565). Huile sur bois, 117 x 162 cm.
Kunsthistorisches Museum, Vienne.

En 1565, Bruegel réalise pour Nicolas Jonghelinck, un de ses principaux commanditaires, des panneaux sur le thème des mois. Cinq nous sont parvenus : *la Journée sombre, la Fenaison, la Moisson, la Rentrée des troupeaux, et les Chasseurs dans la neige*. Chaque panneau étant consacré à deux mois de

l'année, *les Chasseurs dans la neige* représenterait décembre-janvier ou février-mars¹.

Les blancs, les noirs et les gris structurent un espace rendu sensible par le vol de l'oiseau et la marche fatiguée et pesante des chasseurs. Les arbres au tronc nu et l'étendue gelée des lacs où s'agite une foule menue rythment la composition.

Le cadre naturel qui mêle étrangement les Pays-Bas et les Alpes, tout en renouvelant la tradition nordique du paysage, garde une étonnante vraisemblance. Cette approche purement picturale est renforcée par la représentation des personnages, traitée en aplats de couleurs intenses. La narration, plus vive et plus incisive, est d'autant plus convaincante.

Référence perdue

Le tableau qui ressemble à un regard posé sur le paysage a été artistement stylisé par Bruegel. Des couleurs « froides » dominent le tableau : le blanc de la neige et le vert-bleu blafard du ciel et de la glace. Les hommes, les arbres, les chiens, les oiseaux, sont tous représentés d'une couleur sombre, ce qui s'oppose à la conception des couleurs de la vie. L'hiver apporte avec lui le sommeil et la mort.

Breughel, lecture de tableaux, les Chasseurs en hiver (cycle des mois).

Le regard partant de l'angle gauche suit la courbe de cette plaine côtière qui descend vers les étangs gelés et remonte vers les pics neigeux à l'arrière-plan. Là, le regard arrêté ne peut que glisser à gauche vers une mer qui se confond avec l'horizon.

Tout ce qui vit – arbres, animaux et hommes – est de couleur sombre et les ombres font défaut sous un soleil caché. Les chasseurs s'éloignent vers la vallée ; les quatre arbres et l'oiseau en vol semblent tracer leur itinéraire. Leur butin est maigre et leur fatigue silencieuse. Ils passent devant l'auberge dont l'enseigne « In den Hert » (« Au Cerf »), souligne, avec ironie peut-être, le thème de la chasse et de l'échec.

Devant l'auberge, on fait un feu de paille, allusion au cochon tué que l'on s'apprête à rôtir. En bas, de minuscules personnages patinent sur l'eau gelée, indifférents, semble-t-il, aux activités utiles et à la monotonie de ce monde glacé.

Le décor est imaginaire : étangs gelés et jeux hivernaux propres aux Pays-Bas, sommets blancs qui ont fait songer à la Suisse. Ces pics suggèrent la suprématie de la nature et le destin qu'elle impose à l'homme. Les maisons même semblent écrasées, tassées sous les toits lourds de neige. La joie et la tristesse, le réconfort

¹ La proposition recouvrant quatre mois d'hiver, il n'y a guère de chance de se tromper !

d'une cheminée qui fume² et le deuil devant l'immuable cohabitent ici comme dans la vie. Tout rejette l'hiver qui pourtant s'impose froidement.

Wikipédia – Les Chasseurs dans la neige (Décembre-Janvier)

Huile sur bois, 1565. Kunsthistorisches Museum, Vienne.

Ce tableau hivernal de Breughel l'Ancien est le plus célèbre des paysages de neige de toute l'histoire de la peinture. Les flocons ne tombent pas, comme dans d'autres tableaux, mais de nombreuses nuances de blanc, où dominent les teintes vertes, suggèrent avec vraisemblance l'atmosphère d'une campagne enneigée depuis fort longtemps. Toits, branches d'arbres et murs permettent au peintre de conférer à la neige des qualités plastiques. Au premier rang, il dispose des ronces qui percent le manteau neigeux et en laissent deviner le poids. S'en revenant de la chasse avec leurs chiens, des hommes laissent dans la neige de profondes traces de pas. Leur descente vers la vallée accompagne le regard du spectateur qui y découvre une multitude de scènes hivernales : de divers jeux sur un étang gelé à un feu de cheminée. A l'horizon, sur la droite, des rochers escarpés font contrepoint à la diagonale de la colline au premier plan et marquent de leurs formes minérales le caractère rebutant de l'hiver.

Les chasseurs dans la neige. Vienne, Kunsthistorisches Museum. Flammarion 1968. Texte du catalogue.

Signé et daté, au centre, en bas : « BRVEGEL M.D.LXV » L'œuvre, citée aussi par de Mechel ('CV' 1784) est toujours restée au Belvédère, à Vienne, jusqu'au XVIIIe siècle. Pour les uns il s'agit de janvier ; pour les autres, février ; pour d'autre encore, novembre-décembre ; ce qui, au fond, a peu d'importance. Ce qui compte, c'est la beauté sublime de cette peinture au coloris très sobre, blanc-noir-gris, une des compositions les plus subtiles et expressives, d'une étonnante perfection formelle : de l'impeccable arabesque des arbres nus à l'ampleur spatiale du paysage neigeux mesurée par le vol d'un oiseau ; de la courbe du rythme de la composition épousant celle du terrain dans sa descente vers les étangs gelés où s'agite la foule menue des patineurs à la fatigue silencieuse des chasseurs ; et du groupe raffiné des chiens imprimés sur le blanc froid de la neige, aux paysans affairés autour du feu en arrière-plan. On n'a jamais exprimé avec tant d'intensité toute la poésie du paysage nordique, dans sa tristesse lourde et pesante, mais non dénuée de majesté ; tout est dit avec une netteté grandiose, sans nébulosité sentimentale, sans complications exagérées ; fait très rare dans la peinture du Nord » (Michel). Très bien conservé.

² Une note nous l'aura fait remarqué, cette cheminée fait plus que de fumer, et son propriétaire est monté sur le toit pour aller si possible l'éteindre, ne serait-ce qu'en lançant de la neige à profusion dans le canal. On imagine le résultat à la cuisine, au-dessous !

L'hiver et ses profondeurs silencieuses, Tim-Life, Bruegel et son temps, 1978.

Alors que sous des cieux verdâtres et glacés l'hiver fige toutes choses, les paysans savourent la seule époque de l'année où leur métier ne représente pas pour eux un fardeau. Leurs principales tâches en plein air ne consistent guère plus, pour l'instant, qu'à déhaler du bois de chauffage ou éventuellement à pelleter de la neige pour éteindre un feu de cheminée. Au premier plan, des paysans courbés sous le froid ramènent un renard ; les chiens de la meute avancent en file indienne et un jeune chien s'ébroue dans la neige. Devant l'auberge du Cerf, on flambe un porc, présage de festivités, intéressant un enfant qui regarde avec intensité ce feu de paille. Profitant de ces rares instants de détente, des paysans engoncés dans leurs vêtements s'amuse sur la glace ; ils patinent et pratiquent divers jeux. Par opposition aux couleurs assorties de la glace et du ciel, la neige d'une grande blancheur n'est soulignée que par un délicat entrelacs d'arbres. Dans ce paysage dur et si pâle, où un merle poignarde l'air glacé de son vol rapide, Bruegel a du distiller la quintessence d'un froid intense.